

L'espace urbain francophone littéraire : un lieu de combat et de rencontre

Sylvain Rheault

Number 21, Spring 2006

Espace urbain francophone : perspectives multi/interdisciplinaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005363ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005363ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rheault, S. (2006). L'espace urbain francophone littéraire : un lieu de combat et de rencontre. *Francophonies d'Amérique*, (21), 31–42.

<https://doi.org/10.7202/1005363ar>

L'ESPACE URBAIN FRANCOPHONE LITTÉRAIRE : UN LIEU DE COMBAT ET DE RENCONTRE

Sylvain Rheault
Université de Regina

Notre recherche sur le combat en littérature nous a amené à développer un modèle qui permet d'analyser les textes traitant du combat sous toutes ses formes. Ce modèle, que nous appellerons le modèle métamorphique, cible ici l'espace urbain francophone afin, d'une part, de mettre en relief des particularités propres à la francophonie et, d'autre part, d'en éprouver la pertinence. Nous voulons montrer que plusieurs œuvres francophones produites en Amérique se caractérisent par une dynamique de la métamorphose des choses en personne, transformation qui opère simultanément par l'émancipation et par l'interaction. Ces concepts seront expliqués dans la première partie de l'article et mis en rapport avec la notion centrale du combat, vu comme moyen de métamorphose.

L'espace urbain francophone est mis à contribution pour l'application des concepts retenus. En présumant que le lecteur connaît la francophonie, nous ne définirons ici que l'espace urbain, c'est-à-dire une zone où évolue une collectivité. À cet égard, le village autant que la ville pourraient être envisagés tel un espace urbain. Sans doute vaudrait-il mieux parler d'espace communautaire, mais le terme d'espace urbain s'impose lorsqu'il s'agit de considérer des concepts comme le « centre » et la « périphérie ». Les dynamiques de transformations collectives retiendront notre attention lors de l'élaboration de nos grilles d'analyse.

La seconde partie de l'article constitue une application du modèle d'analyse à des textes contemporains de la francophonie canadienne présentant un espace urbain représentatif. Les œuvres qui seront analysées ont été choisies en fonction de la dispersion géographique ainsi que de l'intérêt qu'elles peuvent présenter pour notre modèle théorique. Nous repérerons dans ces œuvres les concepts exposés en première partie du présent article, puis les interpréterons.

Il importera aussi de présenter les caractéristiques spécifiques des espaces urbains francophones établies à partir des modèles d'analyse du combat et, enfin, d'évaluer la pertinence du modèle métamorphique.

Présentation du modèle métamorphique

Désir et interaction

Le modèle métamorphique a pour principe les pôles de la rencontre et de la propriété. Dans l'ouvrage *Je et Tu* (1923), Martin Buber suggère que les bases du langage expriment les rapports entre les humains et les choses qui les entourent. Essentiellement, la relation Je-Tu définit la rencontre entre le soi, considéré comme une personne, et l'autre, considéré aussi comme une personne. On pourrait envisager cette relation comme pure interaction, c'est-à-dire une communication qui est aussi une communion. Ce n'est qu'en prenant le risque de se métamorphoser soi-même au contact de l'autre qu'il est possible de métamorphoser l'autre. Par métamorphose, il faut comprendre un changement qualitatif dans la relation entre les deux personnes. Quant à la relation Je-Cela, elle détermine le rapport qui existe entre le soi et la chose, autrement dit, une relation de propriété. On pourrait concevoir cette relation comme pur désir. Dans le premier cas, Je est un « partenaire de l'autre » et, dans le second cas, Je est un « propriétaire de la chose ». À partir de ces deux pôles relationnels, on peut proposer que combattre l'autre, c'est passer de la relation Je-Tu à Je-Cela, autrement dit, c'est désirer transformer l'autre personne en une chose dont on peut ensuite disposer. Dans cette optique, le combat apparaît comme une entreprise de métamorphose. La force est l'une des armes de l'arsenal du combat, que Simone Weil, dans *La source grecque*, définit ainsi : « La force, c'est ce qui fait de quiconque lui est soumis une chose. Quand elle s'exerce jusqu'au bout, elle fait de l'homme une chose au sens le plus littéral, car elle en fait un cadavre. » (1953 : 11)

Bien d'autres moyens peuvent concourir à métamorphoser les personnes en choses. La langue peut en être un, comme lorsque les discours dénigrent un groupe d'humains. Il suffit de penser à la propagande nazie qui a précédé l'Holocauste en Europe et qui a contribué graduellement à transformer les Juifs en sous-hommes dans la conscience collective allemande. Le modèle métamorphique s'inspire aussi de l'existentialisme, en particulier comme l'expose Simone de Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947), écrit dans l'immédiat après-guerre. Ce retour aux théories fondatrices de l'existentialisme était nécessaire dans notre analyse, puisque ce mouvement philosophique, qui a gagné en maturité en traversant la Seconde Guerre mondiale, a évolué vers l'humanisme, alors que nous cherchions plutôt à expliquer le combat au moyen d'une opposition fondamentale entre l'homme et la chose, entre l'être et le néant, pour renvoyer au titre du célèbre ouvrage de Jean-Paul Sartre.

Conquête et émancipation

Si le combat consiste à opérer une métamorphose, il le peut dans deux directions selon la situation initiale donnée. Dans le premier cas, deux humains ou groupes humains sont égaux au départ et bénéficient du statut de personnes. Lorsque l'un des

camp cherche à transformer l'autre en chose, on assiste à un combat de conquête. On peut penser à Achille terrassant Hector puis traînant irrévérencieusement la dépouille de son ennemi derrière son chariot, ainsi qu'à Napoléon Bonaparte soumettant l'Italie et l'Espagne à sa volonté.

Dans le second cas, un humain ou un groupe humain est, au départ, dominé par un autre. L'un des groupes est perçu comme une chose par l'autre, c'est-à-dire qu'il est relégué dans un état inférieur où il bénéficie de moins de droits et de privilèges. On peut penser aux femmes en Amérique du Nord, surtout avant l'obtention du droit de vote. On peut penser aussi à l'apartheid ou encore à l'oppression que vivent certains groupes minoritaires, comme les Aïnous au Japon. Lorsque le camp considéré comme inférieur manœuvre pour transformer son statut initial de chose en un statut de personne identique à celui du camp dominant, on peut parler d'un combat d'émancipation. Le féminisme constitue une illustration parfaite de ce type de transformation. Il en a été de même du combat de Nelson Mandela contre l'apartheid en Afrique du Sud.

Cependant, lorsque l'individu ou le groupe dominant au départ se voit réduit à un statut inférieur, on devrait plutôt parler d'un renversement, soit d'une émancipation doublée d'une conquête. Si la Révolution française a permis au tiers état de bénéficier de plus de droits, elle a aussi causé la mort de nombreux membres de la noblesse et du clergé. De même, la Résistance française doit être tenue pour un combat de renversement puisque les Allemands qui s'étaient emparés des postes de commande en France ont été éliminés ou expulsés. Pour les résistants, il n'était pas question de partager avec les occupants les droits inhérents aux Français.

La dynamique collective

La dynamique collective, qui présente des caractéristiques distinctes de celles propres aux individus, peut être définie comme la moyenne générale ou encore comme la direction générale des relations de désir (Je-Cela) et d'interaction (Je-Tu) qu'une collectivité adopte envers une autre. Les pôles essentiels en sont la coopération et la compétition. Malgré le risque que peuvent occasionner les simplifications, les collectivités seront envisagées comme des ensembles dont les individus constitueraient les éléments. Voyons maintenant plus en détail les dynamiques qui peuvent être adoptées par les collectivités.

La coopération s'exprime par une ouverture à l'autre, afin d'effectuer des rapprochements entre les éléments des deux ensembles. En d'autres mots, la plupart des individus de la collectivité « A » cherchent à établir des interactions avec des individus de la collectivité « B ». La coopération favorise la métamorphose des individus de l'autre collectivité vers l'état de personne.

Au contraire, un double mouvement caractérise la compétition. Notons d'abord la xénophobie, qui consiste, pour les individus de la collectivité « A », à orienter leur relation Je-Cela vers les individus de la collectivité « B ». Il se produit une filtration des éléments dissemblables. La compétition se manifeste aussi par l'ethnocentrisme, concept

anthropologique que le spécialiste en polémologie Gaston Bouthoul définit comme le comportement d'un groupe qui exagère ou intensifie tout ce qui lui est particulier ou qui le différencie des autres (1951 : 138). Pour reprendre les termes de Buber, l'ethnocentrisme consiste, pour les individus de la collectivité « A », à diriger leur relation Je-Tu exclusivement vers les individus de leur propre collectivité. Il se produit une concentration des interactions au sein du groupe, ce qu'on appelle « l'esprit », comme dans les expressions « esprit de corps », « esprit d'équipe » et « esprit de famille », ou encore une « conscience de classe », lorsque l'un des groupes définit ses aspirations politiques. Ces deux mouvements simultanés forgeant la dynamique de compétition favorisent la métamorphose des individus de l'autre collectivité vers l'état de chose, même si l'état de personne des individus composant la première collectivité semble s'en trouver renforcé. Il en résulte une forte polarité entre les vecteurs « intérieurs » et « extérieurs de la collectivité ».

Autant pour la collaboration que pour la compétition, la collectivité peut définir des critères d'inclusion ou d'exclusion des individus, et ces critères, exacerbés, formeront l'identité collective. L'individu porteur d'une identité collective sera nécessairement impliqué dans tout processus de métamorphose touchant sa collectivité. L'identité peut ainsi devenir une marque du destin, c'est-à-dire une puissance qui influe sur la vie des individus.

La collectivité peut avoir des sous-ensembles, telles les classes sociales. Chacun des sous-ensembles aura une dynamique et une identité propres. Toute division peut ainsi susciter de nouvelles occasions de favoriser la métamorphose des individus vers l'état de chose.

Le modèle métamorphique de l'espace urbain francophone

Pour établir les caractéristiques propres à l'espace urbain francophone littéraire, soit la zone où évolue une collectivité de langue française en Amérique représentée dans les œuvres littéraires, il s'agit maintenant d'appliquer le modèle métamorphique comme grille d'analyse à un corpus varié de textes produits par des auteurs de différentes régions du Canada. Nous allons d'abord illustrer le concept de classes sociales, pour passer ensuite aux concepts du modèle métamorphique.

L'espace urbain des classes sociales francophones

Dans les œuvres littéraires, les villes et les villages présentent souvent des zones spécifiques à certaines classes sociales. Ces zones exposent des caractéristiques matérielles propres, aux limites bien visibles. Des tensions apparaissent aux frontières de ces divisions internes à la ville ou au village, dont les personnages ont une conscience aiguë : « Citrouille, sors de là. C'est pas notre monde, ça; viens-t'en icitte » dit le personnage de Michel-Archange, dans *Les Crasseux* (Maillet, 1974 : 30), au fils de la Sainte qui flânait chez ceux dits « d'En haut ».

Généralement, les zones rivales font partie soit du centre, soit de la périphérie. Ces deux espaces portent des désignations diverses. Le centre, c'est « En haut » dans *Les Crasseux*, la « haute-ville » dans *Au pied de la pente douce* (Lemelin, 1944), « le village » dans *Les Cordes-de-bois* (Maillet, 1977) et « Westmount » dans *Bonheur d'occasion* (Roy, 1945). Au centre, se trouve l'élite, ou la bourgeoisie, c'est-à-dire ceux qui accumulent la propriété. Par son pouvoir, elle impose une « norme » à laquelle devront se mesurer ceux de l'autre espace urbain. La famille y forme l'unité sociale traditionnelle, et on y parle une langue prétendument universelle. Au centre vont travailler les marginaux à des emplois répugnants, comme Noume, qui ramasse les ordures dans *Les Crasseux* (p. 28). Le centre est l'espace privilégié de la métamorphose en chose : les humains de la périphérie y sont dégradés, et l'on y jouit des biens matériels.

La périphérie, habituellement, se trouve séparée du centre. Dans *Le chien* (1990), de Jean Marc Dalpé, les personnages habitent une maison mobile, « près du village ». On désigne aussi la périphérie comme « En bas » dans *Les Crasseux*, la « basse-ville » dans *Au pied de la pente douce*, « la butte » dans *Les Cordes-de-bois* et « Saint-Henri » dans *Bonheur d'occasion*. En périphérie se rassemble la marginalité, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas la chance ou la capacité d'accumuler la propriété. Les familles y sont morcelées, comme chez Antonine Maillet où les enfants de « crasseux » n'ont souvent qu'un seul parent. De même, chez Dalpé, dans *Un vent se lève qui éparpille* (1999), rien ne suggère la stabilité et la sécurité d'une famille traditionnelle. La langue y adopte définitivement la couleur locale. Dans *Les Crasseux*, en distinguant les « Genses d'En bas » et les « gens d'En haut » (p. 23), l'auteure utilise le clivage linguistique pour renforcer le clivage spatial. En outre, la criminalité se complaît dans la marginalité. De nombreuses pièces de Marcel Dubé qui ont pour décor les quartiers défavorisés, dont *Zone* (1953) et *Un simple soldat* (1957), mettent en scène des personnages délinquants. Denis Boucher et ses copains, dans *Au pied de la pente douce*, commettent, au fil des pages, de nombreux larcins et autres voies de fait.

Comme le remarque Bruno Drolet (1975) dans *Entre dunes et aboiteaux... un peuple*, une étude sur Antonine Maillet, les « crasseux » sont le groupement privilégié par l'auteure (p. 122). La marginalité contient le ferment de la « vraie » saveur du pays. Sans doute parce qu'ils maîtrisent mal l'art de posséder (relation Je-Cela), les marginaux semblent davantage enclins à interagir avec les autres (relation Je-Tu), plus particulièrement avec les autres marginaux. Dans *Les Cordes-de-bois*, rejetés par les villageois qui ne veulent pas s'occuper d'eux, les vieillards impotents de même que les orphelins abandonnés s'en vont sur la butte où ils se sentent mieux accueillis (p. 305). La périphérie, zone de la marginalité, apparaît ainsi comme un espace privilégié d'une métamorphose en personne : les humains marginalisés s'y sentent acceptés et peuvent ainsi prétendre à une certaine dignité. Chez Antonine Maillet, cette capacité de transformation positive propre à l'espace périphérique suscite même la convoitise des personnes du centre. Comme le souligne Bruno Drolet : « Les pauvres, riches de leur bonne humeur et de leur joie de vivre, font l'envie des bourgeois qui doivent leur emprunter sinon leur acheter leur façon de s'amuser. » (1975 : 40)

La zone limitrophe entre le centre et la périphérie, espace symbolique de la fracture, prend parfois une forme visible. Dans *Les Crasseux*, une voie ferrée sépare l'« En haut » de l'« En bas ». Les combats prendront place à cet endroit, qu'il convient d'appeler une ligne de front entre les zones urbaines. Il en est de même dans *Bonheur d'occasion*, puisque des rails séparent physiquement les quartiers de Westmount et de Saint-Henri.

Il faut noter que beaucoup de textes produits en Amérique française mettent en relief l'écart de classes entre francophones, plutôt qu'entre francophones et anglophones. La distinction économique semble avoir préséance sur la distinction linguistique lorsqu'il s'agit de raconter une histoire. Pourtant, la question de la langue reste indissociable de l'identité collective, comme nous serons à même de le constater.

L'espace urbain de l'identité collective francophone

Dans les récits du Canada français d'avant 1960, comme dans *Maria Chapdelaine* (1914), de Louis Hémon¹, les Canadiens français possèdent impérativement les caractéristiques suivantes : ils sont francophones, catholiques, fondateurs de famille et habitent en milieu rural. Les lieux décrits dans les romans du terroir correspondent aux caractéristiques que nous venons d'énumérer : le « pays », l'église, la maison familiale et la terre en friche. Ces lieux narratifs sont générés par des caractéristiques de l'identité collective et, pour accéder à ces lieux, un individu doit posséder les caractéristiques de la collectivité. Cette rigidité identitaire crée un univers très fermé, organisé selon un mouvement d'ethnocentrisme. L'individu peut facilement se voir aliéné par des espaces restrictifs, comme dans *Tit-Coq* (1949), de Gratien Gélinas, où le héros se plie finalement aux traditions de l'église et de la famille.

Après la Révolution tranquille apparaissent des œuvres comme les *Chroniques du plateau Mont-Royal* (2000), de Michel Tremblay, où la ville remplace la campagne, où les bars remplacent l'église et où le monde grouillant de la rue supplante la famille dans l'intimité de son intérieur. Il reste cependant un « pays » dont les frontières sont déterminées par la langue. Ainsi, dans le Montréal de *La grosse femme d'à côté est enceinte* (1978), de Tremblay, le boulevard Saint-Laurent établit un espace limitrophe entre les anglophones et les francophones. Il semble que la langue soit alors le seul critère identitaire des Canadiens français. Ce relâchement de la rigidité identitaire a des répercussions notables sur l'espace urbain, qui devient plus accessible aux personnages étrangers, à condition que ces derniers acceptent de s'exprimer dans la langue locale. Ainsi, dans *Les Cordes-de-bois*, Tom Thumb peut adopter l'espace de « la butte » parce qu'il adopte l'acadien, et vice versa.

De même, dans *Petites difficultés d'existence* (2002), de France Daigle, il suffit au couple Zablonksi de s'installer dans le loft pour commencer à adopter la langue locale. L'espace et la langue, à laquelle il est dorénavant étroitement lié, apparaissent dès lors comme les ultimes critères identitaires de la collectivité francophone. Qui déteste son identité détestera aussi son espace d'origine. Dans *Le chien*, de Dalpé, la mère dénigre la maison mobile qu'elle habite. Elle parle d'un « trou de marde comme icitte » (p. 8) et

ajoute : « Je l'haïs c'te place icitte. Je l'haïs, tu peux pas savoir. Pour mourir. » (p. 30) Au contraire, les personnages d'un roman comme *Dans le pli des collines* (2004), de Martine Noël-Maw, n'éprouvant pas de crise identitaire, aiment leur coin de pays et surtout leur maison, bien que celle-ci ait été l'enceinte d'un crime.

On peut constater que si les espaces associés aux différentes classes socioéconomiques semblent susciter des combats, les espaces associés à la langue, en particulier dans les romans des trois dernières décennies, semblent quant à eux occasionner des interactions.

L'espace urbain de la dynamique collective francophone

Avant la Conquête, des villes comme Montréal et Québec étaient ceinturées de murs. Le mur rend visible ce qui constitue l'espace urbain et ce qui s'en distingue : l'intérieur et l'extérieur. Dans les œuvres étudiées, on n'observe pas de véritable hostilité dirigée contre ceux qui se situent à l'extérieur de l'espace urbain. Par contre, au sein même de l'espace urbain, une hostilité manifeste s'exprime entre les classes sociales (qui, rappelons-le, possèdent chacune leur propre dynamique collective). Le centre méprise la périphérie et vice versa. Quelles répercussions cela peut-il avoir sur l'espace urbain?

Le désir et le pouvoir matériel poussent le groupe représentant la normalité, le centre, à vouloir conquérir la périphérie, c'est-à-dire l'espace du groupe représentant la marginalité. Dans *Les Crasseux*, la Mairesse promet de chasser les Crasseux de l'espace qu'ils occupent entre la voie ferrée et la plage (p. 38). Les insultes et les menaces rendent manifestes le désir et la conquête.

Les pressions venant du centre, de la normalité, obligent les marginaux à resserrer leurs rangs. Se buttant à l'indifférence du groupe qui leur est extérieur, forcés à se tourner sur eux-mêmes, ceux-ci en viennent à se donner une cohérence interne qui renforce leur culture et les protège de l'assimilation. Ainsi, les Crasseux tiennent un conseil de guerre autour de la souche servant de trône à Don l'Original (p. 47). C'est une occasion de ne communiquer qu'entre eux. Le trône devient un espace réservé à la culture locale : un symptôme d'ethnocentrisme.

Cependant, parallèlement à son renfermement, ce groupe souhaite interagir avec l'extérieur. Dans *Les Cordes-de-bois*, la mer, qui se rend au cœur même de la communauté, sert de lien avec le reste du monde. Si on assiste à une compétition féroce entre les habitants de la butte et ceux du village, entre la butte et la mer, la tendance est plutôt à la collaboration. Le groupe de la marginalité a ainsi l'occasion d'interagir avec l'extérieur, comme avec Tom Thumb, lui-même un marginal par sa langue et sa culture. En somme, les marginaux semblent plus enclins à rencontrer d'autres marginaux. Dans *Le chien*, Jay fréquente les noirs américains (p. 41), un groupe marginalisé dans son propre pays².

L'espace urbain de la conquête et de l'émancipation des francophones

La conquête de la périphérie par le centre se réalise par des actions d'appropriation du territoire. En chassant les marginaux, on les condamne à une inévitable métamorphose, mais aussi à une inquiétude constante. Ce groupe redoute de perdre son espace spécifique. C'est un souci constant dans les œuvres d'Antonine Maillet. Dans *Les Cordes-de-bois*, la Bessoune lutte contre les manœuvres de Ma-Tante-la-Veuve qui veut la faire expulser de la butte. Les habitants de la butte n'ont pas de papiers pour prouver que la terre leur appartient (p. 106). Ils n'ont, pour tout recours, que leurs « droits ancestraux » (p. 187) : ils occupent les terres que leurs pères avaient occupées avant eux. La fragilité de l'attache légale liant l'espace et ceux qui l'habitent sert de canevas dramatique dans *Les Crasseux* : « BARBIER – Non. Nulle part il n'y a de dide ou de contrats de vente. Ces terres-là leur viennent directement de leurs ancêtres qui les ont occupées sans en obtenir le droit, et par conséquent... » (p. 106). La question de la propriété du territoire se pose ainsi : l'espace appartient-il à celui qui l'a payé ou à celui qui l'a habité (fût-ce par l'intermédiaire de ses ancêtres)? C'est une question grave et fondamentale dans la perspective du Grand Déangement. L'espace urbain apparaît comme un espace conquis, c'est-à-dire qu'il a été transformé en propriété. Presque tout ce qu'on y trouve appartient aux individus du groupe de la normalité, plus influent. L'individu qui ne possède rien, qui ne veut rien posséder et qui ne souscrit pas à l'identité collective se mettra en situation d'aliénation. On peut penser au protagoniste du *Libraire* (1960), de Gérard Bessette, qui s'exclut volontairement de la communauté de Saint-Joachim en consommant immédiatement son salaire hebdomadaire et en refusant d'interagir avec la collectivité.

Devant la menace que pose la conquête de son espace, le groupe de la marginalité semble vouloir adopter des stratégies d'émancipation. Cela se manifeste, par exemple, dans le discours de certains individus qui aspirent aux mêmes droits et privilèges que ceux du groupe de la normalité. On peut penser à Jean Lévesque, dans *Bonheur d'occasion*, qui réussira son émancipation ainsi qu'à Citrouille, dans *Les Crasseux*, qui lui ne fera que l'exprimer en paroles :

CITROUILLE : Les maisons! les terres! c'est pas pour tout le monde (p. 36).

[...]

JEUNE FILLE : Pourquoi veux-tu tant une maison avec une galerie et une cheminée, Citrouille?

CITROUILLE : Pour être un homme comme les autres (p. 83).

Citrouille est si marqué par son espace d'origine qu'il se révèle toutefois incapable de le quitter. Posséder une maison représente la clé qui lui permettrait de passer dans l'espace de la normalité, dans cet espace où est favorisée la métamorphose en chose. Pour mettre de l'avant une identité fondée sur les choses dont ils sont propriétaires, les individus de la normalité se dépouillent de ce qui constitue leur personnalité profonde, d'où des

désignations comme « le marchand » et « le barbier » retrouvées dans *Les Crasseux*, alors que les individus de la marginalité y seront désignés par leur nom propre. La maison, symbole de la normalité, semble aussi constituer un espace qui favorise les choses au détriment des personnes. Jay, dans *Le chien*, déteste l'endroit où il a grandi même s'il l'appelle « Chez nous » (p. 44). C'est qu'il ne parvient pas à interagir avec son père, dans cet environnement chosifiant, alors qu'il lui est possible d'échanger avec des étrangers lorsqu'il parcourt l'Amérique, loin de la maison familiale.

Dans *Les Crasseux*, parce qu'ils sont acculés à la famine par ceux « d'En haut », donc rabaissés à l'état de choses, ceux « d'En bas » décident de partir en guerre contre leurs oppresseurs (p. 52). Ils volent un baril de mélasse, ce qui constitue, à leurs yeux, une façon de rétablir l'égalité matérielle. Mais le groupe de la normalité, puisqu'il contrôle la force, riposte avec violence. En fin de compte, le combat se termine avec la mort de Citrouille et de la Jeune Fille. Dans la littérature francophone d'Amérique, l'usage de la force pour mener le combat d'émancipation semble inévitablement aboutir à un échec. Le groupe de la marginalité, pour obtenir une certaine parité avec la normalité, se doit d'inventer de nouveaux moyens.

L'usage de la force ne permet aucun progrès, bien au contraire, parce que le spectre d'un renversement possible incitera toujours le groupe de la normalité à réagir violemment. Toute violence devient incontrôlable, comme le note René Girard dans *La violence et le sacré* (1972), à moins de réussir à la détourner : « La société cherche à détourner vers une victime relativement indifférente, une victime "sacrificiable", une violence qui risque de frapper ses propres membres, ceux qu'elle entend à tout prix protéger » (p. 17). La ville offrant une concentration critique d'individus, la « médiation interne », comme l'appelle Girard dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, y devient possible. Il s'agit d'une condition où la crise mimétique peut éclater, c'est-à-dire provoquer une escalade de la violence qui, selon Girard toujours, a l'habitude de prendre fin avec le mécanisme sacrificiel, soit avec la mise à mort d'une victime innocente. La fin des *Crasseux* propose justement le sacrifice de deux jeunes innocents : Citrouille, ce jeune homme d'En bas, et la Jeune Fille d'En haut. Ces jeunes meurent justement sur la voie ferrée qui scinde le village en deux, symbole de la fracture. Ces morts sacrificielles, on s'en doute même si la pièce se termine à ce moment, servirait à apaiser, quoique momentanément dans l'optique girardienne, les violences rivales.

Conclusion

L'espace urbain francophone, un espace de transformation ou d'interaction?

Il est remarquable que de nombreux textes issus de la francophonie d'Amérique aient comme cadre initial un espace de la marginalité. C'est dans cet espace que le groupe marginal se rassemble pour interagir et édifier sa culture propre. En présentant comme situation initiale un groupe en état d'infériorité, les stratégies d'émancipation s'en trouvent favorisées, puisque le groupe de la marginalité est appelé à gagner sa parité face

au groupe de la normalité. L'émancipation du groupe marginal et de son espace, vu les risques que comporte l'usage de la force, discrédite ultimement l'appel au renversement au profit d'une invitation à l'interaction.

L'émancipation par l'interaction peut avoir des visées excessives. Les textes d'autrefois évoquaient même le fantasme d'assimiler les Anglais et leur culture, comme dans *Les anciens canadiens* (1863), de Philippe Aubert de Gaspé, où les hommes canadiens optent comme stratégie de marier des femmes anglophones. À l'époque, comme c'était le nom et la culture du père que l'on transmettait à la nouvelle génération, on aurait pu théoriquement neutraliser la postérité linguistique et culturelle de la moitié de la population anglophone! Quant aux femmes canadiennes, elles refusent commodément d'épouser des hommes anglophones, ce qui contraint l'Écossais Archibald à rester célibataire. Dans un article sur la littérature et le Grand Dérangement, Robert Viau (1994) recense d'autres textes dans la même veine et donne cette explication :

Dans leurs rapports avec les vaincus, c'est donc le sentiment de culpabilité qui prédomine et qui pousse les personnages anglais à chercher à obtenir le pardon des offensés et à souhaiter une forme de réparation. La responsabilité de poser les premiers gestes de réconciliation incombe aux agresseurs (p. 148).

Il ne s'agit pas d'une véritable interaction puisqu'elle se fait à sens unique. Il s'agit plutôt d'une conquête déguisée de l'autre. Moins utopiste, Antonine Mailet propose un espace francophone où prendrait place une interaction sincère, où l'un des groupes prendrait le risque de changer afin de tenter de changer l'autre. Pour le curé, le grand « risque » qui menace le village, dans *Les Cordes-de-bois*, ce sont les bateaux qui amènent des matelots de Norvège, d'Irlande, d'Écosse, etc. Ces matelots montent sur la butte des Cordes-de-bois où se mélangent les langues et les gènes. Tom Thumb, un Irlandais, « avait appris à parler français [...] en cachette, et son premier mot français, il le dit en acadien » (p. 339). Ce dernier prendra aussi pour compagne la Bessoune. Il apporte avec lui des contes d'Irlande dont raffolent les habitants du village. François Paré (2001) résume admirablement les conséquences d'une telle interaction : « [...] *the contact with cultural and linguistic difference is celebrated as a source of regeneration and redemption* » (p. 21).

Dans *Petites difficultés d'existence*, de France Daigle, les Zablonky, des Français en visite à Moncton, « s'assimilent » aux habitants du loft où ils décident de rester indéfiniment. En échange de cet accueil, les Zablonky participent à la décoration des lieux. L'influence culturelle du loft semble suffire à transformer ceux qui y habitent. Daigle invente ainsi un nouvel espace urbain, le loft, qui transcende les distinctions de classe et de langue pour devenir un authentique lieu d'interaction. Il en surgit une culture non plus originelle mais originale.

Pour boucler la boucle, il faut se rendre compte que, avant d'obtenir les conditions propices à une interaction entre deux collectivités, il faut, à l'origine, initier un mouvement d'émancipation dans l'espace de la marginalité. L'émancipation suscite

l'interaction de même que l'interaction suscite l'émancipation. C'est ainsi qu'on peut décrire la dynamique collective chez Antonine Maillet et chez de nombreux autres auteurs francophones d'Amérique.

Quant au modèle métamorphique, les analyses semblent en démontrer la pertinence. Il aurait été sans doute possible d'obtenir des lectures similaires au moyen d'autres grilles d'analyse, mais l'optique du combat vu comme une transformation a certainement apporté des nuances intéressantes quant à la compréhension des stratégies d'émancipation que l'on retrouve dans les textes de la francophonie d'Amérique. Le lien entre le combat et l'espace est apparu notable, d'autant plus, selon Raymond Aron (1962), et ce sera le mot de la fin, que « dans la rivalité des peuples, la possession de l'espace est l'enjeu originel » (p. 84).

NOTES

1. Même si Louis Hémon est considéré comme un auteur français, son roman *Maria Chapdelaine* a toujours été cité comme un modèle du roman de la terre au Canada français.
2. Il y aurait certainement un parallèle intéressant à établir avec les marginaux de la rue, dont la culture s'inspire des ghettos noirs américains, une autre forme d'espace marginal, mais ce n'est pas ici notre propos.
3. « [...] le contact avec la différence culturelle et linguistique est célébré comme une source de régénération et de rédemption » [traduction libre].

BIBLIOGRAPHIE

- ARON, Raymond (1962), *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy.
AUBERT DE GASPÉ, Philippe (1863), *Les anciens canadiens*, Québec, Desbarats et Derbishire.
BEAUVOIR, Simone de (1947), *Pour une morale de l'ambiguïté*, Paris, Gallimard.
BESSETTE, Gérard (1960), *Le libraire*, Paris, Julliard.
BOUTHOU, Gaston (1951), *Traité de polémologie – Sociologie des guerres*, Paris, Payot.
BUBER, Martin (1923), *Je et Tu*, Paris, Aubier.
DAIGLE, France (1999), *Pas pire*, Moncton, Les Éditions d'Acadie.
DAIGLE, France (2002), *Petites difficultés d'existence*, Montréal, Éditions du Boréal.
DALPÉ, Jean Marc (1990), *Le chien*, Sudbury, Éditions Prise de parole.
DALPÉ, Jean Marc (1999), *Un vent se lève qui éparpille*, Sudbury, Éditions Prise de parole.
DROLET, Bruno (1975), *Entre dunes et aboiteaux... un peuple*, Montréal, Pleins bords.
DUBÉ, Marcel (1953), *Zone*, Montréal, Leméac.
DUBÉ, Marcel (1957), *Un simple soldat*, Montréal, Éditions de l'Homme.
GÉLINAS, Gratien (1949), *Tit-Coq*, Montréal, Quinze.

- GIRARD, René (1961), *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset.
- GIRARD, René (1972), *La violence et le sacré*, Paris, Grasset.
- GIRARD, René (2004), *Les origines de la culture*, Paris, Desclée de Brouwer.
- HÉMON, Louis (1914), *Maria Chapdelaine*, Paris, Grasset.
- LEMELIN, Roger (1944), *Au pied de la pente douce*, Montréal, Éditions de l'Arbre.
- MAILLET, Antonine (1974), *Les Crasseux*, Montréal, Leméac.
- MAILLET, Antonine (1977), *Les Cordes-de-bois*, Montréal, Leméac.
- NOEL-MAW, Martine (2004), *Dans le pli des collines*, Régina, Éditions de la nouvelle plume.
- PARÉ, François (2001), « A Luxuriant Drift: Canada's Francophone Cultures », dans Jaap Linveld et François Paré (dir.), *Frontières flottantes – Shifting Boundaries*, Amsterdam, Rodopi, p. 17-29.
- ROY, Gabrielle (1945), *Bonheur d'occasion*, Montréal, Société des Éditions Pascal.
- TREMBLAY, Michel (1978), *La grosse femme d'à-côté est enceinte*, Montréal, Leméac.
- TREMBLAY, Michel (2000), *Chroniques du plateau Mont Royal*, Montréal, Leméac/Actes Sud.
- VIAU, Robert (1994), « Le "Grand Dérangement" en littérature canadienne-française de 1863 à 1940 », dans Jacques Paquin et Pierre-Yves Mocquais (dir.), *Les discours de l'altérité*, Régina, Institut de formation linguistique, p. 145-158.
- WEIL, Simone (1953), *La source grecque*, Paris, Gallimard.